

Le programme



de la saison 1985-86

Comme chaque année, le domaine français du théâtre municipal sera réparti sur deux sortes d'abonnements: l'un consacré aux galas Karsenty, dont le programme est fixé par l'organisateur de tournées parisien, à partir des plus grands succès populaires de la saison parisienne, l'autre composé par la commission de programme avec le souci de présenter au public des textes importants dans des mises en scène qui font preuve d'une recherche ou du moins d'un travail théâtral sérieux. La saison prochaine, le programme G comprendra cinq représentations:

– le 9 octobre 1985

Le vieil homme et la mer

d'après Ernest Hemingway, dans une mise en scène de Mehmet Ulusoy, avec le Théâtre de Liberté;

– le 11 novembre 1985

Lucrece Borgia

de Victor Hugo, mise en scène d'Antoine Vitez, avec le Théâtre National de Chaillot;

– le 14 janvier 1986

Gens de Dublin

d'après James Joyce, mise en scène de Christian Dente, avec le Centre Dramatique de La Courneuve;

– le 3 février 1986

Lune de miel sauvage

d'Anton Tchekhov, par le Théâtre National de Belgique;

– le 4 mars 1986

Orgasme adulte échappé du zoo

de Dario Fo, mise en scène de Jacques Echantillon, par le Théâtre du Lucernaire.

Nous proposons dans la suite quelques indications sur les pièces du programme, permettant de situer le travail théâtral dans ces différentes représentations dont quelques-unes sont encore en gestation et ne seront présentées que dans les mois à venir.

„Le cercueil dans la salle de banquet”

L'année Victor Hugo ne passe pas inaperçue au théâtre. Et pourtant, qui connaît les drames du jeune poète romantique? Personne, aujourd'hui, ne les lit plus, et c'est à peine si un metteur en scène ose s'aventurer à les montrer au public, tellement ils semblent exagérés dans leur fureur et leur excentricité. Pourtant, le Théâtre National de Chaillot a chargé Antoine Vitez à mettre en scène *Lucrece Borgia*, un des drames hugoliens les moins représentés, construction hasardeuse où éclatent les passions les plus contradictoires. Écoutons le poète lui-même: „Prenez la difformité morale la plus hideuse, la plus repoussante, la plus complète; placez-la là où elle ressort le mieux, dans le coeur d'une femme, avec toutes les conditions de beauté physique et de grandeur royale, qui donnent de la saillie au crime; et maintenant mêlez à toute cette difformité morale un sentiment pur, le plus pur que la femme puisse éprouver, le sentiment maternel; dans votre monstre, mettez une mère; et le monstre intéressera, et le monstre fera pleurer, et cette créature qui faisait peur fera pitié, et cette âme difforme deviendra presque belle à vos yeux.”

Quel programme, dira-t-on. Écoutez encore ceci, toujours tiré de la préface à *Lucrece Borgia*:

„L'auteur de ce drame sait combien c'est une grande et sérieuse chose que le théâtre. Il sait que le drame, sans sortir des limites impartiales de l'art, a une mission nationale, une mission sociale, une mission humaine. (...) Le poète a aussi charge d'âmes. Il ne faut pas que la multitude sorte du théâtre sans emporter avec elle quelque moralité austère et profonde. Aussi espère-t-il bien, Dieu aidant, ne développer jamais sur la scène (...) que des choses pleines de leçons et de conseils. Il fera toujours apparaître le cercueil dans la salle du banquet, la prière des morts à travers les refrains de l'orgie, la cagoule à côté du masque.”

On voudra bien excuser ces longues citations, mais là encore, Victor Hugo a tout dit, tout expliqué, tout prévu. Sait-on ce qui met en marche le destin de Lucrece et de ce Gennaro, le fils qu'elle a eu de ses amours incestueux avec Jean Borgia, assassiné par son propre frère César Borgia, ce Gennaro qui croit que Lucrece l'aime alors qu'elle n'a pour lui que l'amour d'une mère qui veut protéger son enfant bien-aimé?

Eh bien, c'est la mutilation du nom de famille de Lucrece gravé au-dessus de ses armoiries sur la façade du palais de Ferrare, ne laissant de Borgia qu'un mot sans B qui évoque fâcheusement la vie tumultueuse de la femme. Quelle histoire, dira-t-on à la fin, quand Gennaro, ayant bu poison et contre-poison – les fameux poisons des Borgia – aura poignardé, en pleine orgie, cette femme qui est sa mère et qui vient d'empoisonner ses meilleurs amis!





Des romanciers anglais pour le théâtre français

Il est intéressant de noter comment, de nos jours, les metteurs en scène sont à la recherche de textes littéraires qui ne sont pas destinés au théâtre, initialement, mais qui leur permettent de mettre en images leurs lectures. Ainsi, Christian Dente utilise des nouvelles de James Joyce tirées du recueil *Gens de Dublin*, et Mehmet Ulusoy se saisit du roman de Hemingway, *Le vieil homme et la mer*. Le premier, au Centre Dramatique de La Courneuve, voit sa mise en scène de la façon suivante:

„Ce texte est l'ossature sur laquelle va se greffer la chair multiforme qui sera notre création, fruit de la collaboration entre comédiens, décorateur, compositeur et metteur en scène. Ce texte est une invitation à l'imaginaire visuel et sonore...” Ce qui attire l'homme de théâtre dans ces histoires de gens simples, c'est la succession de petits tableaux de genre peints par Joyce et rendus à la vie grâce à la musique présente sur la scène, grâce à une scénographie qui crée à tout instant, par touches légères, le lieu du discours, grâce aussi aux acteurs qui jouent la vie, telle que Joyce l'a rapportée.

Alors que ces *Gens de Dublin* du début du siècle révèlent une humanité faite des hommes et des femmes de Dublin dont les figures „se détachent avec un grand relief sur le fond des rues, des places, du port et de la baie de Dublin”, comme l'a écrit Valéry Larbaud, dans *Le vieil homme et la mer*, Hemingway „esquisse une épure stoïque et lyrique, propose une méditation morale sur la condition humaine”, selon le metteur en scène du Théâtre de Liberté, Mehmet Ulusoy. „Santiago, écrit-il, vieux pêcheur anonyme, perdu au milieu de l'immensité de la mer et du ciel, avec pour seuls compagnons les monstres des eaux, les oiseaux et les astres, affronte son destin qu'il rencontre sous les aspects d'un fabuleux espadon”.

„Je ne voulais faire de mal à personne et j'en ai fait à tout le monde”

Le Théâtre National de Belgique a quarante ans en 1985. Créé en 1945 et dirigé depuis lors par Jacques Huisman, le TNB se voue à l'animation puisqu'il ne se contente pas d'exporter ses spectacles, mais tient au dialogue

avec le public. Nos abonnés se rappellent des moments intenses, de la *Balade du Grand Macabre*, de Ghelderode, au fastueux *Cyrano de Bergerac*. Impossible de ne pas programmer une des représentations offertes pour l'anniversaire du Théâtre National: *Lune de miel sauvage*, adapté d'Anton Tchekhov par Michael Frayn.

C'est, sous un autre titre, l'histoire de *Ce fou de Platonov*, telle que Pol Quentin l'avait adaptée en 1958 pour le Théâtre National Populaire et mise en scène par Jean Vilar, avec des acteurs prestigieux comme Maria Casarès, Christiane Minazzoli, Daniel Sorano et Georges Wilson. Comme dans toutes les pièces de Tchekhov, le héros, Michel Vassilievitch Platonov, un maître d'école de village, est à la recherche de l'amour et de la pureté dans un monde corrompu où règnent l'argent et la veulerie et qui le tue. Ce Don Juan de province souffre tout en faisant souffrir les femmes qui l'entourent et sont attirées par celui qui apparaît comme le seul être humain, plein d'élans et de contradictions.

Michael Frayn, nous dit-on, a transformé ce sujet en farce, tant il est vrai que les travers humains apparaissent grossis chez Tchekhov et déformés en même temps dans ces micro-sociétés d'ancien régime où les moujiks côtoient les colonels en retraite, les usuriers juifs, les propriétaires ruinés et les intellectuels malheureux.

Ben Fayot